Ma mère a allumé la première cigarette de la journée, sa préférée, celle qui brûle les poumons au réveil. Puis elle est sortie de chez elle, pour admirer la blancheur qui recouvrait tout le quartier. Il était tombé dans la nuit au moins dix cm de neige.

Elle est restée longtemps à fumer dehors, malgré le froid, pour profiter de l'atmosphère irréelle qui flottait sur son jardin. Elle a trouvé que c'était beau, tout ce rien, cet effacement de la couleur et des lignes.

Soudain, elle a entendu un bruit étouffé par la neige. Le facteur venait de faire tomber le courrier par terre, au pied de la boîte aux lettres. Ma mère est allée le ramasser, en faisant bien attention de regarder où elle posait ses chaussons pour ne pas glisser.

Toujours sa clope au bec, dont la fumée se décuplait dans l’air glacé, elle s’est dépêchée de rentrer dans la maison, réchauffer ses doigts engourdis par le froid.

Elle a jeté un coup d’œil rapide aux différentes enveloppes. Il y avait les traditionnelles cartes de vœux, la plupart de ses étudiants de la fac, une facture de gaz, quelques publicités. Il y avait aussi des lettres pour mon père - les collègues du CNRS et ses thésards lui souhaitaient tous la bonne année.

Parmi le courier, très ordinaire en ce début de mois de janvier, elle était là. La carte postale. Glissée entre les enveloppes, l'air de rien, comme si elle s'était cachée pour passer inaperçue.

Ce qui a tout de suite intrigué ma mère, c'était l'écriture: étrange, maladroite, une écriture qu’elle n'avait jamais vue auparavant. Puis elle a lu les quatre prénoms écrits les uns en dessous des autres, sous forme de liste.

Ephraïm

Emma

Noémie

Jacques

Ces quatre prénoms, c'était ceux de ses grands-parents maternels, de sa tante et de son oncle. Tous les quatre avaient été déportés deux ans avant sa naissance. Ils étaient morts à Auschwitz en 1942. Et ils résurgissaient dans notre boîte aux lettres soixante et un ans plus tard. Ce lundi 6 janvier 2003.